

# Jens Christian Grøndahl

Silence en octobre



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Jens Christian Grøndahl

Silence  
en octobre

*Traduit du danois  
par Alain Gnaedig*

Gallimard

Extrait de la publication

*Ouvrage publié avec le concours  
du Centre d'information de la littérature danoise*

*Titre original :*

TAVSHED I OKTOBER

© *Jens Christian Grøndahl, 1996. All rights reserved.*  
© *Éditions Gallimard, 1999, pour la traduction française.*

Jens Christian Grøndahl est né à Copenhague en 1959. Il a publié dix romans et est unanimement considéré comme l'un des meilleurs écrivains de sa génération. *Piazza Bucarest* a été récompensé par le prix Jean-Monnet de la Littérature européenne 2007.



Astrid est appuyée au bastingage, tournant le dos à la ville. La brise soulève ses cheveux en un étendard châtain et effiloché. Elle porte des lunettes de soleil, elle sourit. Il y a une harmonie parfaite entre ses dents blanches et la ville blanche. Cette photo a sept ans, je l'ai prise en fin d'après-midi, sur un des petits ferries qui traversent le Tage, jusqu'à Cacilhas. C'est seulement avec la distance que l'on comprend pourquoi Lisbonne est appelée la « ville blanche ». Les couleurs se neutralisent et les carreaux émaillés des façades se fondent dans les reflets du soleil. La lumière rasante frappe de front les immeubles distants qui se dressent les uns derrière les autres, au-dessus de la Praça do Comércio et sur les hauteurs du Bairro Alto et d'Alfama, sur l'autre rive du fleuve. Cela fait un mois qu'elle est partie. Je n'ai pas eu de ses nouvelles. La seule trace dont je dispose, c'est le relevé que j'ai reçu de la banque et qui montre les mouvements sur notre compte joint. Elle a loué une voiture à Paris et utilisé sa Mastercard en cours de route, à Bordeaux, Saint-Sébastien, Saint-

Jacques-de-Compostelle, Porto, Coimbra et Lisbonne, cette même route que nous avons empruntée cet automne-là. Elle a retiré une somme importante à Lisbonne le 17 octobre. Ensuite, elle ne s'est pas servie de sa carte. Je ne sais pas où elle se trouve. Je ne peux pas le savoir. J'ai quarante-quatre ans, et j'en sais moins que jamais. Plus je vieillis, moins j'en sais. Quand j'étais jeune, je croyais que mes connaissances se développeraient au fil des ans, qu'elles ne cesseraient de s'accroître, à l'instar de l'univers. Une sphère de connaissances toujours plus vaste qui réduirait et refoulerait en proportion l'ampleur de l'incertitude. J'étais vraiment très optimiste. À mesure que le temps a passé, je dois reconnaître que j'en sais à peu près autant, voire peut-être moins qu'autrefois, et certainement pas avec la même assurance. Mes prétendues expériences ne sont en aucune façon la même chose que des connaissances. Elles sont plutôt — comment dire ? — une sorte de chambre d'écho où le peu que je sais résonne creux, un vide grandissant autour de mon maigre savoir qui sonne bêtement, comme un fruit desséché dans une coquille de noix. Mes expériences sont des expériences de l'ignorance, de l'immensité de celle-ci ; je n'arriverai jamais à savoir l'étendue de ce que je ne sais pas et à quel point je me suis fait des idées.

Un matin, début octobre, Astrid me dit qu'elle voulait partir en voyage. Elle était près du lavabo, dans la salle de bains, avec le visage tendu vers son reflet dans le miroir, en train de se mettre du rouge à lèvres. Elle était déjà habillée, avec élé-



gance, comme toujours, en bleu marine, comme presque toujours. Son élégance a quelque chose de mesuré, de discret, le bleu marine, le noir et le blanc sont ses couleurs de prédilection et elle porte toujours des talons hauts. Ce n'est pas nécessaire. Une fois dites ces paroles, elle croisa mon regard dans le miroir comme pour voir ce qui se produisait. C'est encore une belle femme, et elle est tout particulièrement belle quand je me rends compte que je suis incapable de deviner ses pensées. J'ai toujours été fasciné par la symétrie de son visage. Il ne faut pas considérer la symétrie d'un visage comme allant de soi. La plupart sont légèrement inégaux, que ce soit le nez, une tache de naissance, une cicatrice ou la courbe divergente d'une ride qui différencient un côté de l'autre. Dans le visage d'Astrid, les deux moitiés se reflètent de chaque côté de son nez qui, de profil, forme une courbe parfaitement arrondie. Son nez a quelque chose de luxuriant et d'arrogant. Ses yeux sont verts et étroits, bien espacés, davantage que chez la plupart des gens. Ses pommettes sont larges, son menton est anguleux et légèrement proéminent. Ses lèvres charnues ont presque la même couleur que sa peau et, quand elle sourit, elles se retroussent un peu d'une façon malicieuse et espiègle et les rides naissantes apparaissent en petits éventails aux commissures de ses lèvres et dans les coins de ses yeux. Elle sourit beaucoup, même quand, apparemment, il n'y a pas de quoi sourire. Quand Astrid sourit, il est impossible de distinguer entre sa réflexion et la spontanéité avec laquelle elle enregistre ce qui l'entoure, la température ambiante, la chaleur du

soleil et la fraîcheur des nuages, comme si elle n'avait jamais souhaité se trouver ailleurs qu'à l'endroit où elle est en cet instant précis. Les ans ont discrètement commencé à laisser leurs marques sur son corps, mais elle est toujours mince et élancée, même si cela fait dix-huit ans qu'elle a eu son second enfant, et elle se déplace toujours avec cette même souplesse légère et leste que lorsque nous nous sommes rencontrés.

J'aurais fait lancer un avis de recherche depuis longtemps si je n'avais pas reçu le relevé avec les traces de ses déplacements, mais, pour autant que je le comprends, elle ne veut pas être retrouvée. Je ne me mettrai donc pas à sa recherche. Je lui demandai où elle comptait partir. Elle ne savait pas encore. Elle resta sans bouger devant le miroir, comme si elle attendait une réaction. Comme je ne dis rien, elle sortit. Je l'entendis téléphoner dans le salon sans pouvoir entendre ce qu'elle disait. Sa voix a quelque chose de traînant, de retenu et, de temps en temps, elle se brise, comme si elle était toujours un peu rauque. Peu après, j'entendis la porte claquer. Alors que j'étais sous la douche, j'aperçus un avion capter le soleil matinal et former un objet illuminé qui passa entre le mur coupe-feu et le toit du fond de la cour. Je ne cessais d'essuyer le miroir chaque fois qu'il s'embuait pour ne pas disparaître derrière la buée, tandis que j'enduisais mon visage de mousse à raser. C'est toujours ce même regard soupçonneux que je croise dans le miroir, comme s'il cherchait à me dire que cet homme au visage couvert de mousse blanche n'est pas celui que je crois. Il ressemble à

un bonhomme de Noël triste et lessivé, encadré par les carreaux de faïence portugais qui forment une frise bleue de tiges émaillées autour du miroir. Elle les a trouvés près de Sintra, dans un village embrumé. Nous étions passés par les tunnels sinueux et verdoyants des routes de montagne, je jurais parce que mes chaussures étaient couvertes de boue, tandis qu'elle inspectait les motifs des carreaux bleus en faisant la fine bouche, comme s'il y avait de grandes différences, ma bouche m'a picoté quand j'ai bu le vin frustré qu'un paysan avec de la paille sur sa veste m'a servi directement d'un tonneau posé sur une carriole tirée par un âne. La nuit, nous avons fait l'amour dans un hôtel bleu, et les pétales, les voiliers et les oiseaux bleus et lisses des murs ont donné à ses gémissements discrets un écho mystérieux, qui la faisait proche et distante en même temps. Quand je sortis de la salle de bains, elle était partie. Le silence régnait dans l'appartement. Rosa s'était plus ou moins installée chez son nouveau copain, Simon se baladait à moto quelque part en Sardaigne. Dans peu de temps, Astrid et moi allions nous retrouver vraiment seuls. Nous n'en avions guère parlé, peut-être parce que nous ne pouvions pas nous imaginer pleinement comment ce serait. C'était un silence inhabituel et nous nous y mouvions avec une prudence nouvelle. Auparavant, nous avions profité de la liberté quand les enfants n'étaient pas à la maison, pour une raison quelconque. Désormais, les pièces de l'appartement ouvraient une distance que nous franchissions ou que nous laissions grandir entre nous.

C'était tout un monde de bruits qui devenait muet. Les bruits des autres et les miens propres, des bruits qui m'avaient entouré pendant des années avec leurs thèmes constants, leurs thèmes secondaires et leurs variations de pas et de voix, de rires, de pleurs et de cris. Une sorte de musique sans fin qui n'était jamais tout à fait identique mais qui restait pourtant la même au fil des ans, parce que c'était la musique que j'entendais et dont je me souvenais, non des instruments qui la composaient, je me souvenais du bruit de notre vie commune et non des mots et des gestes qui la constituaient. Notre vie qui se répétait jour après jour, tout en se modifiant, année après année. Une vie de nuits de veille et de couches puantes, de tricycles, d'histoires lues le soir et de cavalcades au service des urgences, d'anniversaires des enfants et de charters, d'arbres de Noël et de maillots de bain mouillés, de lettres d'amour, de matchs de foot, de joies et d'ennui, de disputes et de réconciliations. Les premières années, ce monde remuant, chaotique et polyphonique avait grandi, jusqu'à tout occuper. Il se déployait entre nous avec toutes ses dispositions, tous ses préparatifs et toutes ses routines. Nous étions chacun de notre côté de notre nouveau monde et, durant de longues périodes, nous ne pouvions que nous faire des signes à travers le tumulte et le remue-ménage. Le soir, une fois toutes les obligations remplies, nous nous effondrions, éteints, devant les nouvelles, les jeux et les vieux films de la télé et, même si nous n'osions pas le dire à haute voix, j'étais certain qu'Astrid se demandait aussi parfois si toutes les

contingences et les mesures, tous les gestes ineptes et laborieux de la vie pratique n'étaient pas en train d'éclipser ce qui était censé donner sens à l'ensemble. C'est seulement bien plus tard qu'il m'est venu à l'esprit que le sens ne se trouvait peut-être pas dans les instants choisis que j'avais photographiés et collés dans l'épais album familial, que le sens de l'ensemble était plutôt lié à la somme des banalités répétées, à la répétition même, à la structure de la répétition. Mais durant tout ce temps, j'avais seulement perçu ce sens comme un soulagement furtif et passager quand, chancelant d'épuisement, j'hésitais entre la table de la cuisine et le lave-vaisselle avec encore une assiette sale à la main, tandis que j'entendais résonner les rires des enfants, quelque part dans l'appartement. Des secondes fortuites et arbitraires pendant lesquelles j'étais frappé par le fait que, là, au milieu des gestes et des mots quotidiennement répétés, je me trouvais au centre de ce qui était devenu ma vie et que je ne m'approcherais jamais davantage de ce centre.

J'ai compris cela dans le silence, dans le vide dans lequel Simon et Rosa nous ont peu à peu laissés. Les bruits dans l'appartement n'étaient plus une musique où les instruments se fondaient dans ses accords changeants. Ils se détachaient sur le fond du silence comme des signaux hésitants quand, dans la salle de bains, je laissais l'eau chaude s'écouler par la bonde pendant que je me rasais et entendais Astrid me répondre de la cuisine d'où venaient le jappement du presse-agrumes, le sifflement de la bouilloire et les longs

soupirs de la cafetière. Nous qui étions habitués depuis longtemps à des bruits, nous ne savions plus quoi dire. Je me réveillais à côté d'elle et contemplais son visage endormi, tourné vers moi, vers les premières lueurs du matin. Quand je la regardais, assoupie, immobile, inexpressive, ses traits ne prenaient pas les formes auxquelles j'étais habitué, les accents de sa voix que je connaissais si bien s'esquivaient, et cela aurait presque pu être le visage d'une autre, alors que j'avais eu ce visage en face de moi pendant tant d'années. Je la connaissais, telle que je l'avais vue au cours des milliers de jours et de nuits que nous avons passés ensemble, mais que dire de ce qu'elle était vraiment dans son for intérieur ? Avant, nous nous chamaillions à propos de broutilles, qui devait faire quoi, qui aurait dû faire ci ou ça. Là, nous nous montrions soudain prévenants, presque discrets. Même au lit, nous nous approchions l'un de l'autre avec une tendresse prudemment inquisitrice. Ce n'était plus tout à fait le même échange fatigué, paresseusement intime, ronronnant, ce n'était plus la même oscillation entre le regain spontané et la fougue trop passionnée, une fois les enfants endormis, avec les gémissements et les éclats étouffés pour qu'ils ne nous entendent pas. C'était un peu comme si nous nous retrouvions, comme si nous étions légèrement surpris que ce fût vraiment nous, que nous fussions encore là. Nous avons vécu ensemble plus de dix-huit ans. Simon avait six ans quand nous nous sommes rencontrés. Nous n'avons jamais été seuls plus d'un jour ou deux, une semaine au grand maximum, excepté

ce mois d'octobre, il y a sept ans, quand nous avons voyagé dans les Landes, les Asturies, la Galice et le Trás-os-Montes.

Astrid partit en voyage le lendemain. Si elle n'avait pas été déjà sortie quand j'avais terminé ma toilette, je lui aurais peut-être demandé pourquoi. Quand elle rentra en fin d'après-midi, quand nous dînâmes dans la cuisine, comme à notre habitude quand les enfants n'étaient pas à la maison, il était trop tard. Il y a des questions que l'on ne peut poser qu'à des moments précis et, parfois, on ne dispose que d'une seule occasion. Si l'on ne pose pas la question au bon moment, l'occasion est ratée. Quand je servis le dîner et lui versai du vin, son voyage était déjà un fait accompli, même si elle n'avait pas encore fait sa valise, même si elle ne savait pas encore vraiment où elle irait. Au cours de la journée, la pensée de son départ m'avait amené à me poser tant de questions que ce pourquoi? était devenu trop gros, trop drastique. Je ne pouvais pas le lui demander sans que toutes les autres interrogations pointent leurs nez embarrassés et perplexes dans le silence qui devait suivre. Pour une raison quelconque, j'étais persuadé qu'un silence absolu s'abattrait dans la cuisine si je lui demandais pourquoi elle partait. Je ne voulais pas qu'elle devine que la phrase qu'elle avait dite ce matin-là, en rebouchant son bâton de rouge à lèvres et en inspectant rapidement son visage dans le miroir, que cette information lancée furtivement m'avait empêché d'écrire plus d'une demi-page de l'article sur Cézanne que j'aurais dû commencer une semaine plus tôt et que je croyais

avoir préparé dans ses moindres articulations. Je ne voulais pas avoir l'air d'un quelconque adolescent angoissé qui expose craintivement sa paranoïa au grand jour. Nous étions tout de même des adultes, comme on dit. Peut-être avais-je également exagéré mon inquiétude durant cette journée, quand, installé dans mon bureau, j'essayais de me concentrer. Au fond, il n'y avait rien de bien surprenant à ce qu'elle ait envie d'être un peu seule et de voir autre chose, maintenant que les obligations non seulement avaient desserré leur étreinte mais nous laissaient aller pour nous retrouver face à nous-mêmes.

Elle me téléphona de la salle de montage dans l'après-midi pour me dire qu'elle serait en retard. J'entendis le caquetage absurde, digne d'un dessin animé, du haut-parleur tandis qu'elle faisait défiler rapidement une scène sur la table de montage. Après avoir raccroché, je passai en revue les moindres répliques de notre brève conversation, encore et encore, pour trouver une esquisse de changement dans le ton de sa voix, mais chaque mot me sembla normal et sûr, et elle n'avait pas été plus distante ou affectueuse qu'à son habitude. Une fois dans la cuisine, il n'y eut rien entre nous, là non plus, qui différenciât ce soir-là de tous les autres. J'attendis qu'elle mentionne d'elle-même ses plans de voyage, mais c'était comme si elle les avait totalement oubliés, si tant est qu'elle n'attendait pas que je l'interrompe. Elle parla du film qu'ils venaient juste de finir de monter, et décrivit avec son habituel sourire retroussé le jeune réalisateur, un type hautement sérieux et nerveux, qui



avait vu ses impressions préférées disparaître dans les chutes des bobines. D'une certaine façon, le travail d'Astrid était invisible. Il s'agissait de tirer une histoire des prises décousues que les réalisateurs lui apportaient, et elle leur donnait uniquement une cohérence en en supprimant la plus grande partie. Il en va ainsi des histoires, la mienne y compris. Je ne peux pas tout conserver, il me faut choisir entre les images qui me restent, il me faut décider d'une succession, et mon histoire devient certainement tout à fait différente de celle qu'elle pourrait raconter, même si ces images sont censées rapporter la même chose. En l'écoutant, j'observai le moindre mouvement de ses traits. C'était bien ce même visage, identique à celui qu'il avait toujours été. Au fil des ans, de loin en loin, j'avais noté un cheveu blanc qui m'avait échappé, une ride qui devenait plus prononcée, mais, sinon, c'étaient toujours ces mêmes yeux qui croisaient mon regard, chargés de tout ce qui s'était passé entre nous, cette même bouche qui avait prononcé toutes les paroles que nous nous étions dites et dont nous nous rappelions, ou que nous avions oubliées depuis.

Ensuite, je restai éveillé à tenter de me souvenir des semaines et des mois écoulés. J'essayai de trouver une expression, un geste, une remarque qui pourrait expliquer, qui pourrait me dire qu'en fait, il n'y avait peut-être là nul mystère. Mais soit il ne s'était produit aucun changement, soit je ne m'en n'étais pas rendu compte. Suis-je vraiment devenu si distrait ? Apparemment. Mon souvenir est flou, les jours ne se différencient pas les uns

des autres, ils se confondent, de sorte qu'il ne reste que le même flot de temps sur lequel le ciel se reflète à nouveau chaque jour. Chaque jour, il se produisait à peu près la même chose. Elle partait le matin, je m'installais à mon bureau et j'observais les rangées d'arbres qui bordent les Lacs de Copenhague et qui, imperceptiblement, passent d'une ligne d'un vert frémissant à une sorte de palissade tortueuse de branchages nus et de feuilles jaunies devant les eaux lisses et paisibles. Elle rentrait, s'asseyait dans le canapé tandis que je préparais le dîner, nous dînions, nous regardions la télé ou nous lisions, et nous allions nous coucher. Le seul changement, c'était le silence après le départ de Simon, et entre les visites toujours plus espacées de Rosa. Il y avait aussi la conscience que nous rompions un silence quand nous nous adressions la parole, que nous ne contribuions plus comme autrefois à la même histoire. Plus d'une fois, je me suis arrêté entre deux pièces et j'ai observé Astrid par l'ouverture d'une porte quand, installée dans le canapé, elle lisait le journal avec les jambes repliées sous elle, quand elle caressait négligemment la housse du canapé du bout d'un ongle ou quand elle se tenait à la fenêtre et observait les rangées de façades de l'autre côté du lac, comme si elle avait aperçu quelque chose, comme si elle attendait que quelque chose se produise là-bas. Quand je l'observais ainsi, sans qu'elle le sache, apparemment perdue dans ses pensées ou fascinée par ce qu'elle regardait, il lui arrivait de relever soudain le nez du journal ou de tourner la tête, et de croiser mon

regard, comme si elle l'avait senti se poser sur son visage, comme un léger effleurement, je m'empressais alors de mentionner un problème pratique, de dire une quelconque banalité pour étouffer les questions muettes de l'instant.

J'écoutai sa respiration paisible et les voitures dans le lointain. J'avais cru qu'elle s'était endormie quand j'entendis sa voix dans le noir. Peut-être était-elle intriguée que je ne lui aie pas posé de questions dans la cuisine. Peut-être s'était-elle attendue à ce que j'essaie de l'empêcher de partir. Elle me tournait le dos, son ton était calme et sobre. Cela durerait peut-être un moment. Combien de temps ? Elle ne savait pas. Je posai la main sur sa hanche, sous la couette, elle ne bougea pas. Tout en lui caressant la hanche, je me dis que ma question donnait l'impression que je savais parfaitement de quoi elle parlait. Je lui demandai si elle partait seule, elle ne répondit pas. Peut-être s'était-elle déjà endormie. Lorsque je me réveillai, elle me regardait depuis la porte de la chambre. Elle avait déjà enfilé son manteau. Je me levai et m'approchai d'elle. Elle continua de m'examiner, comme si elle lisait un message sur ma figure, un message que j'ignorais moi-même. Puis elle souleva sa valise. Je la suivis à la porte et la regardai descendre l'escalier ; elle ne se retourna pas. Je ne me compris pas moi-même. Je ne compris pas que je l'avais laissée partir sans même la plus élémentaire explication. Certes, je ne pouvais nullement exiger qu'elle répondît à mes questions craintives. Les exigences que nous avons l'un envers l'autre s'étaient progressivement effacées à mesure que

les enfants n'avaient plus eu besoin de nous. J'aurais pu cependant lui poser la question et la laisser décider seule ce qu'elle voulait bien me dire. Elle avait annoncé sa décision d'une manière si nonchalante, si banale, comme s'il s'agissait d'une sortie au cinéma ou d'une visite à une amie, que je m'étais laissé bernier par son ton serein. Plus tard, dans le lit, quand je la croyais endormie, sa voix avait pris un ton distant, comme si elle était déjà partie et téléphonait de l'autre bout du globe, comme si elle énonçait froidement un constat et m'expliquait que je devais la laisser tranquille. D'un autre côté, dans le noir, sa phrase avait peut-être constitué un message, et c'était seulement maintenant que je me rendais compte, trop tard, que j'avais négligé de l'entendre. J'avais souvent dû lui tirer les vers du nez, un à un, avec de longs silences, quand son mutisme et ses regards distants me disaient que quelque chose n'allait pas, qu'elle était agacée ou blessée. C'était un rituel bien établi, une réserve à laquelle je l'avais habituée, et je connaissais mon rôle dans ce jeu, celui de l'interrogateur humble et patient, je connaissais par cœur les mimiques et le ton requis, perché sur le bord de la chaise ou penché au-dessus d'elle quand elle me tournait le dos, tandis que j'implorais sa grâce en marmonnant. Quand elle se tint sur la porte de la chambre à attendre que je me réveille, quand nous nous dévisageâmes longuement, elle en manteau, moi en pyjama, elle m'accorda peut-être une ultime possibilité de protester, de la retenir, de la confronter à mon inquiétude et à ma jalousie naissante. Mais je fus paralysé par

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

SILENCE EN OCTOBRE, 1999 (Folio n° 5283)

BRUITS DU CŒUR, 2002 (Folio n° 3979)

VIRGINIA, 2004 (Folio n° 4432)

SOUS UN AUTRE JOUR, 2005 (Folio n° 4495)

PIAZZA BUCAREST, 2007. Prix Jean-Monnet de Littérature européenne  
(Folio n° 4797)

LES MAINS ROUGES, 2009 (Folio n° 5208)

QUATRE JOURS EN MARS, 2011

### *Aux Éditions du Serpent à Plumes*

ÉTÉ INDIEN, 1996

### *Aux Éditions du Mercure de France*

PASSAGES DE JEUNESSE, *Traits et portraits*, 2010



# Silence en octobre

## Jens Christian Grøndahl

Cette édition électronique du livre  
*Silence en octobre* de Jens Christian Grøndahl  
a été réalisée le 28 mai 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070443901 - Numéro d'édition : 184094).

Code Sodis : N49466 - ISBN : 9782072445866  
Numéro d'édition : 232631.